

S U I T E

"LES DIX COMMANDEMENTS"

Pour une éthique de l'être

Le Texte des *Dix Paroles*, (souvent appelées Dix Commandements), supposé commun aux trois religions, nous allons en donner une lecture du point de vue de l'être*, ni religieuse ni même irréligieuse... Est-ce une façon de le retirer aux religions? ou au contraire de montrer qu'il les déborde, et que par ces Dix Paroles quelque chose fuit hors du cadre religieux pour rejoindre les questions simples et cruciales de la vie? Et peut-on alors en tirer une sorte de noyau éthique, du point de vue de l'être? On verra que ces paroles débordent aussi le cadre moral, et obligent à faire le lien entre l'être et le mode d'être, entre la Présence et la façon dont on *se présente* à l'être, au monde et aux autres.

1. Commençons par les Paroles qui touchent aux *conduites* envers d'autres; notamment par la cinquième, si complexe à vivre: "Respecte ton père et ta mère afin que tes jours se prolongent sur la terre que l'être (YHWH) te donne". C'est souvent pris comme un ordre étrange: il faut *aimer* ses parents. Ce n'est pas ce qui est dit. Il n'est pas dit d'"aimer" ses parents mais de les respecter. Littéralement, de leur donner du "poids". C'est le mot employé. C'est qu'ils pourraient, par eux-mêmes, ne pas en avoir, du poids*. Ils pourraient être assez *légers* - envers eux-mêmes, leurs désirs, leurs projets, leur présence au monde, et surtout envers leurs enfants, qu'ils laissent venir au monde sans leur transmettre un minimum de cette Présence. S'ils ont du poids, les respecter c'est en prendre acte, c'est le reconnaître. Mais s'ils n'en ont pas par eux-mêmes? ce n'est pas si

* Voir p.

* Cette idée de "poids" fut abordée dans *LE NOM ET LE CORPS* (Seuil, 74).

simple de leur en donner. C'est une épreuve que de leur en *supposer*, de quoi donner consistance à leur place, leur lieu d'être, à leur fonction de passeurs, bien plus qu'à leur "moi". Si on ne leur donne pas du poids, on se retrouve portant tout le poids qui leur manque.

Porter leur manque de poids, ou leur manque d'inscription, de trace, c'est ce qui arrive lorsqu'on veut suppléer à leurs manques, à force de sacrifices, de refoulement et de souffrance. Comment leur supposer du poids? en les posant comme "responsables" de ce qu'ils font, de ce qui les concerne. Cela implique de les envisager comme des "autres", aussi étrangers que proches; donc avec une certaine distance, même infime; histoire de les "considérer", avec respect justement: tiens, le père là, il a bizarrement besoin d'insulter sa femme et de faire des scènes de violence (qu'elle-même suscite subtilement, comme si ça lui manquait...), ils ont besoin de ça pour mieux se retrouver, et ça dure depuis trente ans; couple increvable... Façon singulière de s'aimer, mais c'est la leur. Ne pas prendre parti; essayer; car chacun sait qu'on est déjà pris à partie. Le respect de l'autre parent appelle à se départir de ce genre de parti pris; ne pas remplacer l'un des parents pour l'autre... Si le père est absent, la mère vit "avec" cette absence, il n'y a pas à venir la lui combler. "Mais le fils la comble déjà, inconsciemment, cette place!" rappelle le psychanalyste pédant. Raison de plus pour qu'il soit inscrit quelque part, là, dans cette Parole, qu'il vaut mieux ne pas combler. Les respecter donc comme relais de l'origine, point de passage d'où l'on dérive: il n'est pas bon de descendre de rien, d'avoir une origine vide. Ce relais d'*être*, par où est passée votre naissance, ce père et cette mère, il s'agit de lui accorder de l'importance, à chacun d'eux séparément (le texte ne dit pas; respecte "tes parents"). Chacun d'eux n'a fait que laisser venir votre vie, qui n'est pas à lui, qui a surgi du fond de l'être à travers ce couple parental (à qui de ce fait on ne "doit" pas la vie...). Elle n'a pas été prélevée sur leur vie. Quand elle a pris forme de vie, de vie humaine, ce n'était pas la leur.

Certains voudraient pouvoir faire table rase de leur origine, trop vide à leurs yeux, et l'on voit que toute leur vie ils portent le poids de ce vide comme un poids écrasant. Certes ils ont vu qu'à l'origine la vie ne leur a pas été *vraiment* donnée; ils sont restés fixés à ce don en suspens; et la rage qu'ils en ont, ils l'ont déplacé dans leur rage de tout casser, de se casser, d'arracher ce qui leur est dû... Cette Parole leur dit de transférer ce poids vers son lieu adéquat, sa véritable adresse; à ne pas priver leur origine de son poids intrinsèque. C'est différent de l'amour; on n'est pas tenu de les aimer; d'ailleurs ils ont pu n'être pas "aimables";

mais il faut les respecter comme des existences, des densités d'être. Les respecter c'est leur supposer un espace, un lieu qui n'est qu'à eux, comme le lieu de leur intimité. Celle-ci n'est traumatique que lorsqu'on ne l'a pas respectée.

Et si l'un d'eux fut indigne? raison de plus pour ne pas balayer ça d'un revers de main en riant jaune. Même à leurs manques il faut donner du poids... pour pouvoir les leur laisser, comme leur bien propre, comme une partie de leur destin. Bien des thérapeutiques ne consistent qu'à restituer aux parents le poids qui fut le leur, et que leur enfant a pris sur lui, pour lui, indûment; ça lui a permis d'exister. Il s'agit de ne pas consacrer sa vie à réparer ce qui semble être un manque ou une torsion de leur être, de leur vie. Car alors on passe sa vie à "vivre" ce qu'ils n'ont pas vécu, à répéter leurs manques en projetant de les réparer; en vain. Et ça vous raccourcit la vie, que de vivre dans le fantasme et le symptôme une partie de la leur. C'est pourquoi le texte dit bien: "Respecte... *afin que tes jours se prolongent*". Et que ça te laisse du temps à vivre pour ton compte; ta vie à toi ne sera pas raccourcie, hypothéquée par ces blocs d'angoisse et de fautes où l'on porte une souffrance qui est celle de l'autre, sans que ça le soulage: on a mal à l'autre toutes les fois qu'on se le rappelle, ou qu'il se rappelle en nous. Le Texte aurait pu dire: Respecte tes parents parce qu'ils t'ont donné la vie. Il dit tout autre chose: pour que ta vie se prolonge; au fond, pour que tu ne sois pas tenu de la leur consacrer, de la retourner vers eux comme vers sa source. Pour qu'elle puisse diverger, se ramifier, se déployer "*sur la terre que l'être te donne*", c'est-à-dire sur celle que tu acquiers symboliquement, de par l'être et l'événement d'être, et non de par la naissance ou la nature... La terre, ici, c'est tout ce qui est *appelé* à être un *lieu d'être*. Il s'agit de pouvoir jouir de ta terre promise, de ce qui t'est promis, de ce à quoi tu es promis: de l'avenir comme nouveau.

Les respecter pour pouvoir s'en éloigner. Cela ne veut pas dire les laisser tomber - ce serait les prendre pour un déchet et ne leur accorder aucun poids. Il s'agit d'ouvrir un jeu de distances. Cette Parole élabore une certaine séparation, grâce au "respect" - très différent de la soumission, qui est une sorte d'inclusion. Le respect apparaît comme condition de l'écart, de l'entre-deux mouvementé où l'origine bifurque. Après tout, des adversaires se respectent aussi. Donc pas de mépris, *a fortiori* pas de haine pour ses origines. Si le père ou la mère suit une trajectoire infantile, égoïste, le respecter c'est reconnaître que c'est *sa* trajectoire, et qu'à partir d'un certain point elle se sépare de la vôtre. Cette séparation signifie que vous ouvrez un nouveau compte, le vôtre, au lieu de passer votre vie

à lui demander des comptes, des arriérés... Et s'ils sont des "autres", on peut envisager d'être un autre pour eux. Du reste, celui qui trouve nuls ses parents, doit au moins les respecter pour avoir produit une merveille... comme lui. C'est dire que ce respect qui leur est dû est aussi un respect de soi; et qu'on ne peut pas haïr une part de son origine sans se haïr soi-même. Certes, respecter un père indigne c'est comme lui offrir un beau vêtement trop grand pour lui. Mais à lui de s'en arranger. La façon dont il porte le respect qu'on lui donne ne regarde que lui. Tout comme sa façon de parler de ses enfants, de se les approprier, d'en être fier face à d'autres alors qu'il les maltraite - tout cela c'est son affaire, son désir, son histoire, et ne devrait pas suffire à ce que ses enfants soient par lui "possédés". (En revanche, un fils programmé pour injecter de la valeur aux parents, du fait de sa réussite, serait sacrifié à leurs manques; et sa soumission au sacrifice est différente du respect.) Les respecter c'est aussi les laisser vivre, et aller voir ailleurs. C'est leur supposer une valeur, même si elle vous échappe, autant qu'à eux.

Il s'agit donc de reconnaître aux parents (aux premiers "autres" que l'on côtoie) le droit aux manques qui sont les leurs, qui sont leur histoire; *le droit à leur histoire*; leur propre voie d'accès au temps, à la mort; leur droit à *leur* mort, et aux sursauts de leur vie. Cela implique de connaître leur histoire, si peu que ce soit, pour la "reconnaître". Il faut reconnaître qu'ils en ont une, pour bifurquer à partir d'elle, et avoir sa propre histoire, qui ne soit pas un ressassement de la leur, un tracé en pointillé parallèle à "leurs histoires". Dans ce *respect* - cet écart de génération devenant lui-même génératif - il y a quelque chose de profond qui contourne les bavardages sur le "meurtre" du père ou l'agressivité envers la mère. De nos jours, le bavardage "psy" aidant, on admet que nos jeunes "paumés" doivent "apprendre un peu à tuer le père". Et l'on ne s'étonne pas qu'ils y échouent, et qu'ils partent avec en poche l'image d'un père immortel, d'un père éternel ou céleste, trop loin d'eux pour qu'ils le respectent. Ou l'image d'une mère "invivable", dont le rejet deviendra un mur pour la fille. Or faut-il "tuer" le père ou bien plutôt le reconnaître marqué de sa mort et de son histoire? dans une sorte de trait-retrait porteur de symbolique... De même la mère, y a-t-il à lui rectifier sa vie, ou à seulement admettre qu'elle la vive? elle qui vous a "laissé passer", en vous donnant ce qu'elle n'avait pas, la vie, qui n'était pas à elle, pour passer à autre chose?

Cette Parole donc ouvre une épreuve, elle n'est pas un mode d'emploi pour bien vivre; elle indique la question. Elle semble un curieux appel: ne sois pas névrosé. Ou: ne souffre pas à cause de ce que *sont* tes parents. Comment faire? tant de souffrances de l'homme ont transité par ses parents... Justement, cette Parole pose une barrière, fait une coupure. Elle est elle-même un recours contre des parents abusifs: les respecter c'est pouvoir les mettre à distance grâce à cette Parole tierce; et ne pas leur "coller" avec sa névrose. Respectez-les; laissez-les vivre *leur vie*, sans lui servir de carburant. Respecter le père indigne c'est donner du poids au père qu'il n'a pas été, ou qu'il n'a pas pu être. Cela permet d'avoir un père, qu'on puisse quitter. Parfois il faut inventer à chaque parent l'amour de soi qu'il n'a pas eu, qu'il ne s'est pas accordé, quitte à le laisser avec cet amour en friche, inutile, inexploité. Mais c'est le rendre à son histoire en lui donnant ce poids qu'il n'a pas su porter.

Le contraire de donner du poids c'est alléger, et dans la Bible c'est le même mot que "maudire". Maudire quelqu'un c'est poser qu'il n'a pas de poids, c'est l'alléger de lui-même, de sa part d'être. Leur donner du poids c'est donc ne pas les maudire, c'est ne pas appeler sur eux le mal; ne pas être vis-à-vis d'eux en état de *vengeance* - qui est un manque fixé, un passif mis en mémoire, attendant son retour.

Et si le père fut incestueux? Alors le respecter comme père c'est l'écarter comme violeur. A la limite, il faut le respecter comme père pour inscrire "avec" lui malgré lui l'interdit de l'inceste.

De fait, on les respecte toujours, les parents, quoi qu'on fasse; on leur donne du poids, même malgré soi, mais il s'agit d'en prendre conscience. Si on leur en veut sans le savoir, cette haine prend un poids écrasant. Et dès que le sujet est rappelé à lui-même, à son identité, il en passe par les parents, et il craque - de rejet, de dégoût, de culpabilité, d'abjection, de honte... En avoir honte, par exemple, prouve qu'on leur donne du poids (sinon, il n'était pas nécessaire de mobiliser contre eux la honte). Il s'agit donc d'acquiescer au respect qu'on leur donne. Et de se protéger d'eux par ce respect. Bien sûr on pourrait s'en protéger en les aimant, mais s'ils n'inspirent pas l'amour, le forçage serait trop grand, trop violent. Leur donner leur poids - et qu'il pèse ailleurs que sur vous - c'est le contraire de la névrose où ils vous pèsent de tout le poids qu'à votre insu vous leur donniez.

Les respecter c'est se préserver du sacrifice - de l'état sacrificiel - où lorsqu'il ne pèsent pas lourd on croit devoir faire l'appoint, soi-même, à corps perdu; souvent dans le passage à l'acte - lequel prend des formes étonnantes. On connaît les enfants battus, mais l'inverse existe: des jeunes qui ne peuvent plus "tenir" face à leur père ou leur mère et qui se jettent sur eux et les frappent. Façon mortifiée de leur donner du poids, de les faire exister, et de se frapper en eux; (tout comme des parents se frappent dans leurs enfants). Dans les deux cas, manque de distance, de séparation, de respect; c'est le magma corporel, plein de fantasmes incestueux. Le respect est une façon de marquer la différence de génération, où se régénère la différence.

2. La Parole suivante, "*Tu ne tueras pas*", implique l'être, aussi, et ne peut s'entendre que de ce seul point de vue. On a tous eu des envies de meurtre, des fantasmes où notre être, notre désir d'être, bute sur celui de l'autre et tente de résoudre le partage de l'être par la suppression de cet autre; par l'idée que s'il n'existait pas... ce serait plus simple. Et en effet, ce serait la mort. Le meurtre veut simplifier la création en supprimant la gêne de l'autre. Tous les meurtres, même en projet, ont cette visée d'améliorer, de nettoyer le champ de l'être, pour y être commodément. Enlever à l'autre sa part d'être, comme pour se l'approprier, c'est l'impasse ultime du partage de l'être. Faire basculer dans le néant celui dont l'être met le vôtre en question. Le premier meurtre dans la Bible est le meurtre d'un frère* : Caïn tue Abel parce que tous deux ayant apporté une offrande - ayant sacrifié quelque chose à l'être *parlant* ou désirant - l'un se trouve agréé, l'autre pas; et il supporte mal la question que ça lui pose. Alors il se frappe dans l'autre, à mort; il frappe *l'autre* en lui, et se retrouve plein de remords. (Mais de se sentir en faute le rattrape sur l'abîme de la folie: celle d'exterminer l'autre). On dirait qu'il tue pour accéder à la faute, pour palper le manque. Et on lui dit: ce n'est pas la peine, le manque est là, déjà là... La déficience aussi.

Ne pas tuer c'est simplement accepter qu'il y ait des formes d'altérité qui nous échappent, qui font partie de la vie, et sur lesquelles la vie s'appuie - elle en a un besoin vital - pour créer du nouveau. Cette Parole dit: ne tuez pas un fragment d'être dès lors qu'il est devenu parlant, désirant, vivant... Ainsi *l'être* se

* Voir *Ecrits sur le racisme*, op.cit.

fait *parlant* pour dire de ne pas tuer un fragment d'être devenu parlant; même s'il vous déplaît, et vous contrarie totalement. Le tuer, ce serait prendre possession de l'être, le fixer, fusionner avec. Or l'être peut prendre appui sur le malêtre pour se renouveler. Donc, ne pas tuer, ne pas intervenir dans la création pour l'améliorer dans le sens que l'on juge bon en se prenant pour un dieu qui répare les désordres. Ça dit que rien ne se répare au moyen d'un corps humain, sacrifié pour l'occasion.

Cet appel à ne pas tuer est actuel; comme tous les autres; comme il fut actuel lorsqu'il fut énoncé. Sinon, on n'aurait pas pris soin de le clamer. L'actualité du meurtre est la même, toujours: c'est le projet d'améliorer le partage de l'être en supprimant des fragments d'êtres jugés mauvais. Insistons-y, les meurtriers sont convaincus d'oeuvrer pour une remise en ordre. Et ce qui est dit, ici, c'est que remanier le don de vie et son retrait, ça ne vous concerne pas; ce n'est pas de notre ressort. Là encore, respect.

3. De même, un cran au-dessous: "*Ne pas voler*" ...etc.

Daniel Sibonny